

## CHAPITRE III

La duchesse de Berry à Saint-Laurent.-Révolution de 1830.-Suppression de la Société des missionnaires de France.-Les Pères Marchand et Hillereau sont envoyés à Rome.-Le Père Hillereau nommé évêque.-Mort des Pères Ponsard et Duguet.-Visites domiciliaires dans les communautés.

En 1828, la duchesse de Berry visita la province de l'Ouest et traversa la Vendée, où elle fut reçue avec enthousiasme. Saint Laurent eut le bonheur de la posséder un instant. Elle arriva dans le bourg, le 9 juillet, avec sa suite, dont faisaient partie la comtesse de Reggio, le général de la Rochejacquelein et beaucoup d'autres personnages distingués. Tout le monde lui fit fête. Les jeunes filles étaient vêtues de blanc avec des ceintures vertes. Le Père Duguet se tenait à la porte de l'église, en chape, l'encensoir à la main, pour recevoir la princesse; mais la pluie tomba avec tant d'abondance qu'elle ne descendit pas de voiture en cet endroit; elle

monta jusqu'à la maison de la Sagesse, et fut reçue à la porte de la chapelle par le Supérieur général, qui la complimenta. Elle se montra gracieuse et pleine d'amabilité. Après le dîner, elle parcourut l'enclos de la communauté, par un temps qui était devenu splendide, puis elle remonta en voiture pour se diriger vers Lugon.

Ce fut à l'occasion de son passage que l'on rendit carrossable le chemin qui, de St. Laurent allait rejoindre la route de Poitiers à Nantes; celle-ci était elle-même en très mauvais état. Jusque là, tous les chemins, qui conduisaient à St. Laurent, étaient inaccessibles aux voitures légères. Le Père Deshayes mit tout en mouvement pour procurer à la princesse une route convenable. Il employa tous les Frères à ce travail. Les chevaux et les charrettes de la communauté furent employés comme les hommes; on ne recula pas même devant les dépenses d'argent. On recut

quelques secours du département, et la route fut faite. Ce chemin devait servir bientôt aux agents de la révolution de 1830, qui allaient inutilement chercher à St. Laurent la duchesse de Berry, laquelle n'avait fait qu'y passer pour n'y plus revenir.

La révolution ne cessait de miner le trône de Charles X, qui fut renversé en 1830. Déjà les ennemis de la royauté avaient essayé leurs forces, en poussant le roi à signer, en 1828, les fatales ordonnances qui retiraient aux Jésuites l'enseignement public. Cette lâche concession jeta la tristesse dans l'âme de tous les amis de la religion et du trône. On put dès lors prévoir que le gouvernement succomberait. Au mois de Juillet 1830, une émeute populaire, que l'on aurait peut-être pu étouffer, en montrant plus d'énergie, forçait Charles X, à quitter la France; sa couronne fut offerte à Louis-Philippe d'Or-

léans, qui se garda bien de la refuser.

Le cours des missions fut brusquement interrompu par cette révolution qui, dès l'abord, se montra aussi hostile à la religion qu'à la royauté légitime. Une mesure prise contre la société des "missionnaires de France", au mois de décembre de cette année, n'était pas rassurante pour les autres sociétés similaires. Cette Compagnie de missionnaires fut supprimée par une ordonnance de Louis-Philippe, en date du 25 décembre 1830.

Voici les deux principaux articles de cette ordonnance.

#### ARTICLE 1er.

"L'ordonnance royale du 25 septembre 1816, portant autorisation de la Société des missionnaires de France est rapportée comme contraire aux lois; en conséquence, la dite Société des missions de France est déclarée éteinte à compter de ce jour.

## ARTICLE 2

"L'ordonnance royale du 13 septembre 1822, rendue sur le rapport du Ministre des finances, et portant concession pour 60 ans, à la Société des Missionnaires de France des bâtiments, constructions et terrains dépendant du Mont-Valérien, commune de Nanterre, est rapportée comme contraire aux lois. En conséquence l'administration des domaines reprendra immédiatement la possession des dits immeubles, pour en jouir, faire et disposer, comme si la dite ordonnance n'avait pas existé.

"La maison située à Paris, rue des Fossés-St. Jacques, donnée à la Société des missions de France par le roi Charles X, suivant acte public du 9 octobre 1825, sera provisoirement administrée par l'administration des domaines, à la conservation des droits de qui il appartiendra."

Pareille mesure devait, on le comprend, cau-



ser de l'inquiétude aux missionnaires de St. Laurent; mais ils en furent quittes, nous le verrons, pour quelques tracasseries.

Le Père Deshayes, pendant son voyage à Rome, en 1825, s'était occupé activement de la béatification du Père de Montfort. Monseigneur Soyen institua un tribunal pour l'audition des témoins dans cette grave affaire. Ce tribunal, composé des vicaires généraux du diocèse et des autres dignitaires de la cathédrale, se réunit à Luçon, ~~en 1829~~ le 4 août <sup>1829</sup>, se transporta à St. Laurent le 27 du même mois, et tint sa dernière séance à Luçon, le 10 juillet 1830, peu de jours avant la chute de Charles X.

On chargea les Pères Marchand et Hillereau de porter au Souverain Pontife les pièces de ce procès. Vêtus d'habits séculiers, ils partirent de St. Laurent, le 29 septembre 1830, au milieu de l'effervescence révolutionnaire; ils arrivèrent

rent à Toulon le 14 octobre, et y restèrent quelques jours. Parvenus au terme de leur voyage, le 3 novembre, ils furent reçus par le pape Grégoire XVI, avec la plus grande bonté. Ils rendirent visite à plusieurs Cardinaux, qui leur témoignèrent également une bienveillance marquée.

Après cinq ou six semaines de séjour dans la ville éternelle, ils rentrèrent en France, en passant par Lorette, pour y satisfaire leur dévotion en vers la Sainte Vierge. De Lorette à Turin, leur voiture versa et le Père Hillereau, se trouvant engagé dessous, courut les plus grands dangers. Il eut un genou foulé et une épaule fracassée; cependant peu de jours suffirent pour le remettre. Les deux missionnaires arrivèrent à Toulon le 1er janvier. Ils trouvèrent la France encore bien agitée. On craignait de voir les communautés religieuses en butte aux vexations; c'est ce qui engagea le Père Hil-

Ilereau à rester à Toulon, tandis que le Père Marchand regagnait St. Laurent.

Le Père Hillereau demeura une année à Toulon, rendant aux Filles de la Sagesse tous les servi ces dont elles pouvaient avoir besoin. Il confessait les Soeurs des trois maisons, et le dimanche il adressait une instruction à chacune de ces trois maisons. Après avoir ainsi exercé son zèle, il se dirigea vers St. Laurent, où il arriva le 26 janvier 1832. Il y fut alors nommé Assistant à la place du Père Ponsard, mort depuis quelques mois. Mais il ne conserva pas longtemps cette charge, car Dieu l'appelait à occuper un poste plus important encore.

Pendant son séjour dans la ville éternelle il s'était fait remarquer par les congrégations romaines, et notamment par le Cardinal Préfet de la Propagande, qui dès lors jeta les yeux sur lui pour une mission difficile. Il ne tarda pas



à être rappelé par le Pape qui l'avait nommé vicaire apostolique de Smyrne. Effrayé d'un tel honneur, il tenta de s'y soustraire, mais dut obéir. Il quitta St. Laurent le 26 juin 1832, manifestant sa douleur de se voir séparé de sa chère Compagnie, laissant aussi une profonde tristesse dans le cœur de ses ~~frères~~ confrères, surtout dans celui du Père général. Il se rendit à Cadillac, puis à Toulon, où il passa quelques jours; enfin il arriva à Rome et fut sacré, le jour de l'Assomption, sous le titre d'évêque de la Nouvelle-Calédonie.

Lorsque Monseigneur Hillereau arriva à Smyrne, il y trouva une population émue, profondément divisée, et horriblement ravagée par la peste, ce fléau de l'Asie Mineure.

Les débuts du visiteur apostolique furent très heureux: il gagna tous les cœurs par sa douceur et sa charité; on vit en lui un prélat

grave, compatissant, appliqué à tous les devoirs de sa charge.

Deux années d'apostolat, dans cette antique chrétienté, suffirent pour révéler au Saint-Siège les brillantes qualités de son élu. Monseigneur Coressi, vicaire patriarcal de Constantinople, était alors âgé et infirme; Monseigneur Hillereau lui fut donné comme coadjuteur avec le titre d'archevêque de Petra, IN PARTIBUS. Dix mois seulement après cette nomination, la mort de Monseigneur Coressi laissait entre les mains de Monseigneur Hillereau la charge du patriarcat.

Tout était à créer dans cette mission: l'abandon, la peste et l'incendie avaient tout anéanti.

Après avoir réparé son église, Monseigneur Hillereau s'occupe de rassembler son clergé et de le loger convenablement autour de sa maison. Puis, il envoie quelques sujets au collège de la Propagande à Rome, pour qu'ils s'y forment aux sciences et aux vertus ecclésiastiques.

Les édifices matériels manquent totalement pour l'exercice du culte. Monseigneur Hillereau parvient à doter sa ville épiscopale de deux vastes églises. Il en enrichit pareillement les différentes missions qu'il fonde autour de Constantinople: les Dardanelles, Scutari de Bithynie (ancienne Chrysopolis), Oadi-Keui (Chalcédoine), Brousse, Varna, San-Stéphano, Maeri-Keui, etc.

La patience inaltérable de l'évêque au milieu des difficultés de tout genre lui eut vite gagné l'affection de son troupeau et de tous ceux qui le connurent. Sa porte était ouverte indistinctement à tous ceux qui voulaient lui parler, pauvres ou riches, chrétiens ou turcs, et nul ne le quittait qui ne fût charmé de sa douceur, de la sûreté de son jugement, et de l'étendue de ses connaissances. On pouvait lui parler en français, en italien, en grec et en turc: il maniait si aisément ces

quatre langues que les étrangers ne pouvaient savoir à quelle nation il appartenait. Tous ceux qui l'entendaient en particulier improviser en grec vulgaire, étaient dans l'admiration sur sa remarquable facilité.

Cet esprit si actif trouvait encore le temps de composer des ouvrages pour l'instruction de son troupeau. Il fit d'abord paraître un catéchisme en français, en grec et en italien. Il composa aussi un ouvrage de controverse sur les points débattus entre les catholiques et les Grecs. Enfin, quelques années avant sa mort, il fit imprimer un ouvrage intitulé :

"Exposé de la doctrine, etc..." pour mettre aux mains du peuple, lui faire connaître en quoi les schismatiques Grecs et Arméniens diffèrent de nous, et pour attirer ceux-ci au catholicisme.

Compatissant envers les malheureux, il ne pouvait refuser l'aumône à ceux qui venaient

la lui demander, et, chaque premier jour du mois, il distribuait lui-même une pension à cent cinquante personnes qui se pressaient à sa porte. Leurs cris et leur hideuse misère auraient effrayé tout autre que lui. Il aimait tant ses pauvres, qu'il leur laissa la moitié de sa fortune. Lui-même vécut très pauvrement; il n'aimait les richesses que dans les ornements d'église et dans les vases sacrés; aussi sa chapelle était-elle riche et bien fournie. Il savait conserver la joie au milieu de ses peines qu'il offrait au Seigneur, et il parlait de sa pauvreté d'une manière enjouée, comme en témoignent plusieurs de ses lettres que l'on conserve à la communauté, dont il se regardait toujours comme l'enfant.

Sa santé fut toujours très délicate. Les affaires épineuses qu'il eut à traiter, les courses pénibles qu'il fit à travers son immense diocèse, et, par-dessus tout, les chagrins dont l'at-



tristèrent par leurs dissensions les Arméniens catholiques, l'altérèrent plus gravement encore. Jamais pourtant, il ne voulut se départir de la sévérité de son régime. Conformément aux constitutions du Bienheureux Père de Montfort, dont il demeurait le disciple fervent dans les honneurs de l'épiscopat, il se levait à quatre heures en tout temps, disait la sainte messe à six heures; et, dès huit heures et demie, il était prêt à donner audience jusqu'à cinq heures du soir. Sa sobriété était extrême; il traitait son corps en esclave, et se raillait des médecins avec une douce gaieté, disant que son seul remède était la sobriété.

En 1843, les affaires de son diocèse avaient ramené Monseigneur Hillereau à Rome, il en profita pour revenir en France revoir sa famille religieuse. Il arriva à St. Laurent au mois de juillet, alla à la Chartreuse d'Auray, à Rennes et

dans plusieurs autres résidences des Filles de la Sagesse, qui le reçurent avec un vrai bonheur et une profonde vénération. Il partagea les travaux des retraites religieuses à la Chartreuse et à St. Laurent, puis se dirigea par marseille vers Constantinople. En 1853, il fit encore le voyage de Rome, mais, cette fois, ne put venir en France, malgré son vif désir.

Les événements du milieu du siècle avaient singulièrement agrandi le rôle du saint évêque, et il lui était permis d'entrevoir l'aurore des jours plus beaux, qui allaient briller sur son église, lorsque, au milieu des soins qu'il prodiguait à son troupeau et à ses frères de France décimés par la guerre et les maladies, il fut frappé lui-même d'une attaque de choléra, le 26 février 1855. Le mal ne l'arrêta point pourtant dans l'exercice de ses fonctions pastorales jusqu'à ce que, le 27, à onze<sup>heures</sup> du soir, une

crise violente l'abattit tout à coup. Il demanda avec le plus grand calme les secours spirituels, confia ses dernières volontés à son grand vicaire, bénit tous les prêtres et s'éteignit doucement la nuit suivante. Il avait alors 26 ans.

Monseigneur Julien-Marie-François-Xavier Hillereau était né, le 21 juin 1796, à St. Philbert de Bouaine, diocèse de Luçon, au milieu des guerres sanglantes que soutenait l'héroïque Vendée. A peine avait-il reçu le jour que sa mère avait dû, pour le dérober à la mort, le cacher dans les fourrés les plus impénétrables, heureuse, quand elle pouvait réchauffer ses membres délicats avec la mousse sèche ou des feuilles mortes, au milieu des neiges et des glaces.

Quand la paix fut rendue à la France, le jeune Hillereau fut placé au séminaire de Chavagnes, puis à celui de St. Jean d'Angély; il se fit constamment remarquer par des succès que

rehaussaient une rare modestie et une piété sincère. Il fit toutes ses études théologiques à La Rochelle. Promu au sacerdoce, il fut nommé vicaire, mais obtint bientôt la permission d'entrer dans la Compagnie de Marie. Il avait alors 26 ans. Il se mit au travail avec un zèle infatigable. Il prit part à presque toutes les missions qui furent prêchées par les enfants de Montfort depuis 1822 jusqu'en 1830. Ses instructions étaient solides et claires. D'un caractère ferme, d'une morale peut-être un peu sévère, au moins en théorie, il n'en était pas moins aimable dans ses relations sociales. Le Père Deshayes avait su l'apprécier, et lui avait donné toute sa confiance.

En 1831 et 1832, la Compagnie de Marie eut à regretter la perte des Pères Ponsard et Duquet. Le Père Ponsard, né à Hennebont, en 1765, est le premier qui entra dans la Société des missionnaires, après l'arrivée du Père Deshayes à St. Laurent; c'était au mois de mars 1821. Il

était la bonté et la douceur même. Plein de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il s'adonna avec ardeur aux missions jusqu'en 1830. Nommé Assistant du supérieur général, presque aussitôt son arrivée à St. Laurent, il conserva cette charge jusqu'à la fin de sa vie. Cet emploi le retint souvent à la communauté, pendant les longues et fréquentes absences du Révérend Père Deshayes.

Le Père Ponsard était, de tous les missionnaires, celui qu'effraya le plus la révolution de juillet 1830. Le souvenir de ses souffrances, sous la Terreur, lui faisait appréhender les mêmes scènes d'horreur. Il quitta St. Laurent et se rendit à la Chartreuse d'Auray, d'où il allait quelquefois à Lorient, pour y donner des retraites aux Soeurs, entendre leurs confessions, leur adresser des instructions. C'est là que la mort vint le frapper dans l'exercice d'un zèle que



l'âge n'avait point diminué. Il succomba à une attaque d'apoplexie foudroyante, le 28 juin 1831, à l'âge de 66 ans.

Le 16 mars de l'année suivante, les habitants de St. Laurent aussi bien que les missionnaires, eurent à pleurer la perte du Père Duguet. Né à Rosog-sur-Serre, diocèse de Soissons, il était entré dans la Compagnie en 1787. Sous la Révolution, il ne s'éloigna presque point de St. Laurent, dont il prit un soin tout particulier et qu'il continua à diriger jusqu'à sa mort, avec autant de zèle que d'habileté. Il aimait à donner de l'éclat aux cérémonies, et se servait beaucoup dans ce but du chant des cantiques, à l'exemple du Bienheureux de Montfort. Il en composa même plusieurs qui, dans leur simplicité ne sont pas dépourvus de mérite, sans avoir la valeur de ceux qu'a laissés le saint Fondateur de la Compagnie de Marie. Le Père Du-

guet était un homme supérieur par ses connaissances et sa science théologiques, qui l'avaient rendu l'oracle de ses confrères: c'est lui qui avait composé, pour la plupart, les opuscules, prétendus incendiaires, saisis, à St. Laurent, en 1791, par les soldats de la Révolution et où étaient démasquées les atteintes portées par la Constitution civile du clergé à l'organisme sacré de l'Eglise catholique; c'est lui qui recueillit les cantiques du Bienheureux de Montfort et ceux de ses successeurs. Le successeur du Père Duguet à la cure de St. Laurent fut Monsieur Grosnier, neveu du Révérend Père Deshayes, né à Beignon, diocèse de Van-nes, en 1802, entré chez les missionnaires le 17 juin 1828, mais n'ayant encore pris aucun engagement.

La révolution de 1830 ne devait pas laisser en repos les établissements religieux de St. Laurent. On y fit deux visites domiciliaires,

à quelques mois de distance, à la fin de 1832. En septembre 1832, la duchesse de Berry errait dans la Vendée, et toute la police du département était à sa recherche. Il y avait, à la Sagesse, une novice appelée Jacquelin, qui recevait de fréquentes lettres de sa famille; on crut, d'après cette correspondance active, que la princesse proscrite pouvait bien se cacher sous ce nom. Un matin, vers sept heures, cinq cents hommes armés et commandés par le général Rousseau, qui était à la tête du département, firent irruption à St. Laurent. Après avoir cerné les deux communautés, et placé des sentinelles à toutes les issues, le général manda le supérieur, lui donna connaissance des ordres qu'il avait reçus, et fit immédiatement occuper la maison des Pères. N'ayant rien découvert, après une journée de recherches, il alla le lendemain à la Sagesse.

Il faut le dire, pendant cette visite, on

n'eut qu'à s'applaudir des bons procédés du général et de ses subordonnés. Plusieurs officiers et soldats reconnurent des Soeurs, qui leur avaient donné des soins dans les hôpitaux; ils se montrèrent heureux de pouvoir les remercier. Le Père Deshayes remercia le général Rousseau de la délicatesse avec laquelle il avait rempli sa mission et, profitant de ses bonnes dispositions, il osa solliciter de lui un sauf-conduit pour les Soeurs obligées de voyager. Depuis que la Vendée était en état de siège, elles étaient arrêtées, à chaque pas, par la police militaire. Le général rédigea et signa le sauf-conduit à l'instant même, et, en outre, il permit d'employer, pour les circulaires, les presses lithographiques, qui étaient interdites depuis 1830.

Après cette visite, on se croyait en paix, lorsqu'il fallut en subir une autre <sup>bien plus</sup> ~~assez~~ terrible. Le 28 février 1833, à neuf heures du

soir, les deux communautés se virent investies de soldats et de gendarmes commandés, cette fois, par un commissaire de police de Machecoul, nommé Hémery. Cet officier ~~de police~~, auquel on avait confié un millier d'hommes pour une telle expédition, n'avait aucune des formes honnêtes et convenables du général. Rousseau; il ne menaçait de rien moins que de mettre le feu aux quatre coins de la maison, à la moindre résistance.

Dès son arrivée, le commandant fait réunir les missionnaires et les Frères pour les passer en revue; on espérait découvrir, parmi eux, le maréchal de Bourmont et quelques autres officiers de la duchesse de Berry. On visita ensuite la maison, de la cave au grenier. Il n'y eut pas même d'exception pour la chapelle, où tous les officiers se transportèrent, accompagnés du supérieur général. L'attention se fixa sur l'autel. Un officier prétendit qu'il pouvait y avoir un



homme caché dans le tabernacle." Quoi ! répliqua le supérieur indigné, vous feriez tenir un homme dans un tabernacle aussi petit ! Mais il pourrait être dans l'autel jusqu'à la poitrine et avoir le buste dans le tabernacle. — Oui, reprit avec émotion le Père Deshayes, il y a là un homme tout entier, mais c'est l'Homme-Dieu, votre Maître et le mien. — Il faut ouvrir. — Alors, Messieurs, préparez-vous à recevoir la bénédiction, je n'ouvrirai pas, sans vous la donner." On se tut. Le vénérable supérieur revêtit un surplis et une étole, ouvrit le tabernacle et donna la bénédiction. Tous fléchirent le genou et s'inclinèrent.

En sortant de la chapelle, le Père Deshayes pria le commissaire de permettre aux habitants de la maison d'aller prendre un peu de repos. Celui-ci y consentit, mais il plaça des soldats, dans les dortoirs des Frères, et confia chaque missionnaire à un homme armé, avec la consigne

d'empêcher toute sortie pendant la nuit. Les militaires ne s'en tinrent pas là. Profitant du sommeil de leurs prisonniers, ils volèrent leur linge et d'autres objets, et s'emparèrent du pain, du vin, des mets qu'ils purent rencontrer dans la maison. Pendant ce temps là, le gros de la troupe avait établi ses bivouacs dans les cours et dans les jardins. Des feux s'allumèrent de tous côtés; le bois n'était pas épargné; on en brûla une quantité considérable, cette nuit et la nuit suivante. Le lendemain, après avoir achevé ses perquisitions chez les missionnaires, sans avoir rencontré ce qu'il cherchait, le commissaire lança sa troupe indisciplinée sur la maison de la Sagesse, où elle se conduisit avec la même insolence, sans être plus heureuse dans ses recherches.

Enfin, après deux jours et demi d'occupations, n'ayant fait aucune découverte compromettante, le commissaire songeait à rédiger un pro-

cès-verbal et à le faire signer par le supérieur  
 abordant le Père d'un air embarrassé, : "Nous n'a-  
 vons rien à vous reprocher, lui dit-il; ce qui  
 nous avait été dit ne s'est pas vérifié. J'ai  
 rédigé procès-verbal de cette visite; tout s'y  
 est passé avec convenance. La discipline a été  
 strictement observée; vous devez être content de  
 nous. Je vous prie de vouloir bien apposer votre  
 signature à cette pièce. Le Père Deshayes l'é-  
 coutait, assis, calme, impassible. Après un moment  
 de silence et regardant le commissaire d'un  
 oeil ferme: "Vous parlez de discipline, lui ré-  
 pondit-il, vous n'en avez imposé aucune à vos  
 soldats. Certes, nous avons eu, il y a quelques  
 mois, une autre visite domiciliaire; mais le chef  
 avait gardé d'autres formes. Je signerai votre  
 pièce, après y avoir écrit qu'en arrivant ici,,  
 vous avez aussitôt menacé d'incendier la mai-  
 son; que vos soldats se sont permis tout ce

qu'ils ont voulu; qu'ils nous ont indignement volés. J'écrirai que j'exige un dédommagement pour tout ce qui a été enlevé ou détruit; qu'il y a pour cinq ou six cents francs de dommage aux seules peintures du tombeau, que vous avez rencontré dans le jardin des Soeurs, et que j'entends bien que ces peintures soient réparées aux frais de celui qui n'a pas empêché ces mutilations impies."

Le commissaire fut terrassé par ces paroles; il s'humilia, il demanda pardon, il conjura le supérieur de ne pas insister, de laisser là cette affaire, et se retira couvert de confusion. Il paraît que son rapport fut favorable, car le journal, qui fit mention de cette perquisition, attestait que les "visiteurs avaient trouvé dans les deux établissements de St. Laurent, plus de dévotion que de conspiration."

Ces vexations <sup>étaient fréquentes,</sup> se renouvelaient presque

quelque instant, à cette époque; parfois de simples particuliers s'arrogeaient le droit de pénétrer dans les communautés religieuses et d'y faire des visites domiciliaires. Un capitaine s'étant présenté, un jour, à la porte de la maison des Pères, pour faire une visite, le supérieur lui dit qu'il lui permettrait volontiers de tout visiter; mais il le priait de lui montrer, au préalable, les ordres de l'autorité. L'officier s'emporte, mais le Père Deshayes, toujours calme, prend un papier: "A deux heures de l'après-midi le Capitaine N... venant de.... s'est présenté à la maison des missionnaires, dans le dessein d'y faire une visite domiciliaire. Je, soussigné, supérieur de la communauté, l'ai prié de montrer les ordres de ses chefs; m'ayant avoué n'en point avoir, et menaçant d'en venir à des extrémités fâcheuses, en cas de refus, j'ai exigé qu'il signât le présent procès-verbal et l'ai laissé libre d'o-



pérer sa visite." "L'officier, qui n'avait rien prévu de tout cela, s'agitait et frappait du pied, mais ne trouvait plus de paroles. Il crut <sup>pu-</sup>  
*dont* de déguerpir avec sa troupe, en avouant que le supérieur avait une bonne tête.

Ces bourrasques passées, les communautés de St. Laurent recommencèrent à jouir de leur calme accoutumé. Cependant, il fallut attendre quelques années, avant de pouvoir se livrer aux missions. Toutefois, les Pères ne restaient pas inactifs. Outre les services particuliers qu'ils rendaient aux Filles de la Sagesse, soit dans la Maison-Mère, soit dans les établissements, ils allaient, ça et là, prêcher des stations de carême, des retraites de premières communions ou d'autres cérémonies. On se gardait bien de prononcer les mots de missions ou de missionnaires; ces noms inspiraient alors de la défiance aux agents d'un gouvernement, qui était loin de se montrer

religieux. Cette défiance, il faut bien le dire, avait été provoquée, en grande partie, par la conduite de certains missionnaires, qui, sous la Restauration avaient eu le tort de faire trop de politique dans les églises et du haut de la chaire. Les Pères de la Compagnie de Marie avaient, sans doute, leurs convictions politiques bien arrêtées; leurs principes étaient inébranlables, et leurs affections sincères; mais, comme missionnaires, ils ne songeaient qu'à établir solidement le règne de Dieu dans toutes les âmes, sans s'occuper des opinions particulières, quand elles ne pouvaient souiller une conscience chrétienne; ils regardaient tous les Français comme des frères et des amis, et ils désiraient ardemment leur salut. Ils suivaient ainsi l'avis de leur vénéré supérieur, qui leur avait dit: "Je vous le recommande instamment, ne vous mêlez pas des affaires politiques.

Redoublez de ferveur dans vos prières et dans l'accomplissement de vos devoirs. Voilà ce que l'Eglise et la société attendent de vous et c'est le seul moyen que vous ayez de leur être utiles.»

Les visites domiciliaires, dont nous venons de parler, furent suivies à quelque temps de là, d'une visite extraordinaire : ce fut celle de M. l'évêque d'Alger, évêque de Harderwijk, en Hollande. Ce saint prélat désirait avoir dans son diocèse des filles de la sagesse pour diriger le développement de jeunes filles. Ce projet se réalisa grâce au zèle du Père Donayes, qui s'intéressa à l'œuvre des sœurs-mères, et il fut particulièrement actif pour la réalisation de ce projet. Les sœurs-mères de l'œuvre de la sagesse, qui avaient été envoyées en Hollande, furent reçues avec une grande hospitalité par M. l'évêque d'Alger, qui leur fit un accueil très agréable. Elles furent logées dans une maison très confortable, et elles eurent à leur disposition toutes les facilités nécessaires pour leur travail. Elles furent très bien accueillies par les habitants de la ville, et elles furent très appréciées pour leur dévouement et leur zèle. Elles furent très utiles à la société, et elles furent très appréciées par M. l'évêque d'Alger, qui leur fit un accueil très agréable. Elles furent logées dans une maison très confortable, et elles eurent à leur disposition toutes les facilités nécessaires pour leur travail. Elles furent très bien accueillies par les habitants de la ville, et elles furent très appréciées pour leur dévouement et leur zèle. Elles furent très utiles à la société, et elles furent très appréciées par M. l'évêque d'Alger, qui leur fit un accueil très agréable.